

Séquences

X-Gai : Interdit aux moins de 18 ans

Élie Castiel

Sicario Denis Villeneuve
Numéro 298, septembre 2015

URI : id.erudit.org/iderudit/79148ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2015). X-Gai : Interdit aux moins de 18 ans. *Séquences*, (298), 43–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc. , 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

X GAI

Interdit aux moins de 18 ans

Dans ce bref parcours, nous aurions voulu inclure Jean-Daniel Cadinot, le pape du porno gai français, mais nous devons nous incliner puisqu'il n'entre dans le cercle fermé du genre qu'en 1980 et ce n'est qu'en 1982 qu'il se permet le long métrage avec **Aime... comme minet**. Plus de 70 films plus tard, avant de disparaître, il tourne **Le Culte d'Éros** (2009), œuvre ultime, certes un peu fauchée, mais sublimes derniers soubresauts d'un genre voué à disparaître, au profit de l'image virtuelle.

ÉLIE CASTIEL

Commencer par Cadinot, c'est aussi prendre conscience que ses prédécesseurs, ceux des années 1970, l'ont influencé, notamment dans le discours narratif. Philippe Vallois, dont **Johan** (1976) et **Nous étions un seul homme** (1979) demeurent des archétypes d'un cinéma homo où le suggestif l'emporte sur le démonstratif, ouvre les portes vers une plus grande libéralisation.

Les années 1970, c'est l'affranchissement sexuel. Pour la communauté gaie pré-sida, c'est avant tout Stonewall, synonyme d'une relation au sexe totalement dénuée de morale et de compromis. Le sexe devient animal, primaire, expérimental, voire autosatisfaisant.

Pour une raison bien simple, la salle de cinéma traditionnelle, devenue spécialisée, se mute en espace privilégié de la drague. L'abandon des sens n'est pas uniquement à l'écran, mais il se transmet dans l'espace public. Le spectateur est ainsi plongé dans une sorte de mise en abyme sexuelle, aussi agressive que variée. Ce qui se passe à l'écran se transmet dans cette sorte de prétoire, plus comme par un tour de magie que par pur hasard.

Plaisirs solitaires et escapades partagées, à deux, à trois, à plus... soulèvent la tension. L'âge des participants n'a plus aucune espèce d'importance. La décennie lubrique se déchaîne à un rythme endiablé dans les affaires du sexe homo.

Justement, jamais décennie ne fut aussi proche de la libido, de ses extrêmes, de ses défaillances, de ses multiples manifestations. En 1974, la pornographie est autorisée en France; la clandestinité disparaît et les auteurs, autant hétéros qu'homos, montrent leurs couleurs. La suite est une aventure qui se vit à nu, sans complexe. Le sexe est une affaire de nouvelle morale. Le genre autoproclame sa justification au grand dam de certains citoyens scandalisés. Norbert Terry inaugure le bal avec **Hommes entre eux** (1976), étrange parade érotique qui officialise l'homosexualité pornographique à l'écran.

Masturbations, fellations, pénétrations et autres situations du genre sont cadrées en gros plan, s'accompagnent d'une musique rock'n'roll insupportable (ou d'autres, plus classiques, retenues d'autres films, parfois hétéros), ou encore augmentent



Nous étions un seul homme

le plaisir avec des sonorités naturelles, plaçant le spectateur dans une sorte de lutte entre le plaisir de voir et celui de participer. Quelques noms: Jacques Scandelari, avec son **New York City Inferno** (1978), côtoie la même année Jean-Étienne Siry et son imbattable **Et... Dieu créa les hommes**. Après eux, Benoît Archenoul propose **Gigolo, My Love** (1979), aussi limpide que classique, tout en respectant le genre.

La recette, à l'instar du Xgai américain, est d'exciter les sens, de rendre palpable le désir. Mais le cinéma porno français des années 1970 possède ce petit côté hexagonal, bien français, qui consiste à faire durer la sensation, soit par une création d'atmosphère ou bien encore en s'assurant d'un tournage avec pellicule de mauvaise qualité. Le plus trash, le plus excitant, le plus engourdi, le plus proche du spectateur donnent une sensation de naturel, instinctive. Le genre meurt en 1983 et n'est plus montré en salle. Le VHS se charge alors de placer ses images dans l'intimité des maisons privées. Les temps changent, les spectateurs apprivoisent ces transformations, mais perdent en même temps des lieux de socialisation et d'échanges *généreux*. Le sida apparaît et le sexe homosexuel devient inorganique. La suite, c'est de l'Histoire. ⑤